

Comment ne pas se tromper sur Trump ?

Le Monde, 12-13 Novembre 2016

Bruno Latour

?

La tragique élection de Trump a l'avantage de clarifier la situation politique d'ensemble. Le Brexit n'était pas une anomalie. Autant qu'on le sache et qu'on se prépare pour la suite. Chacune des grandes nations qui ont initié le marché mondial se retire l'une après l'autre du projet. Le prolongement de cette démission volontaire est d'une clarté terrible : d'abord l'Angleterre devenue Petite Bretagne ; six mois plus tard les États Unis qui aspirent à la grandeur des années cinquante. Et ensuite ? Si l'on suit les leçons de l'histoire, c'est probablement, hélas, au tour de la France, avant celui de l'Allemagne. Les petites nations se sont déjà précipitées en arrière : la Pologne, la Hongrie et même la Hollande cette nation pionnière de l'empire global. L'Europe Unie, ce prodigieux montage inventée après la guerre pour dépasser les anciennes souverainetés, se retrouve prise à contre-pied. C'est un vrai saut qui peut : « Tous aux canots ! » Peu importe l'étroitesse des frontières pourvu qu'elles soient étanches. Chacun des pays qui ont contribué à cet horizon universel de conquête et d'émancipation va se retirer des institutions inventées depuis deux siècles. Il mérite bien son nom l'Occident, c'est devenu l'empire du soleil couchant...

Parfait, nous voilà prévenus et peut être capables d'être un peu moins surpris. Car enfin c'est bien l'incapacité à prévoir qui est la principale leçon de ce cataclysme : comment peut-on se tromper à ce point ? Tous les sondages, tous les journaux, tous les commentateurs, toute l'intelligentsia. C'est comme si nous n'avions aucun des capteurs qui nous auraient permis d'entrer en contact avec ceux que l'on n'a même pas pu désigner d'un terme acceptable : les « hommes blancs sans diplôme », les « laissés pour compte de la mondialisation » — on a même essayé les « déplorables ». C'est sans doute une forme de peuple mais à qui nous n'avons su donné ni forme ni voix. Je reviens de six semaines sur les campus américains, je n'ai pas entendu une seule analyse un peu dérangeante, un peu réaliste sur ces « autres gens », aussi invisibles, inaudibles, incompréhensibles que les Barbares aux portes d'Athènes. Nous « l'intelligence », nous vivons dans une bulle. Disons sur un archipel dans une mer de mécontentements.

La vraie tragédie, c'est que ces autres vivent eux aussi dans une bulle, dans un monde du passé que la mutation climatique ne viendra pas déranger, qu'aucune science, aucune étude, aucun fait ne viendront ébranler. La preuve, c'est qu'ils ont avalé tous les mensonges de cet appel à la restauration d'un ordre ancien sans qu'aucun *fact-checker* n'émousse leur enthousiasme. Un Trump ça trompe énormément mais quel plaisir de se laisser tromper. Il ne faut pas compter sur eux pour jouer le rôle du bon peuple plein de bon sens et les pieds sur terre. Leurs idéaux sont encore plus éthérées que les nôtres.

Nous nous retrouvons donc avec des pays coupés en deux, chaque moitié devenue incapable de capter sa réalité aussi bien que celle de l'autre. Les premiers, disons les globalisés, croient encore que l'horizon de l'émancipation et de la modernité (souvent confondu avec le règne de la finance) ne va cesser de s'étendre en recouvrant la planète. Les seconds ont décidé de se retirer sur l'Aventin en rêvant au retour d'un monde passé. Deux utopies par conséquent ; celle de l'avenir affrontée à celle du passé. Ce que figurait plutôt bien le choc Trump contre Clinton. Deux bulles d'irréalisme. Pour le moment l'utopie du passé triomphe. Rien ne prouve que les choses se seraient arrangées durablement si l'utopie du futur avait triomphé.

Il s'est passé en effet quelque chose depuis vingt ans qui explique cette frénésie de déconnexions. Si l'horizon du globe ne peut plus attirer les masses, c'est que tout le monde a compris plus ou moins clairement, qu'il n'y a pas de planète, je veux dire de vie réelle, matérielle correspondant à ces visions de terres promises. Il y a juste un an, la COP-21 aura servi de déclaration solennelle à cette impossibilité : le global est trop vaste pour la terre. Au delà de ces limites nos tickets ne sont plus valables. Quant au retour aux terroirs des anciens pays, il n'y faut pas compter davantage. Ils ont tous disparu. De toutes façons, ils sont trop riquiquis pour y faire tenir la nouvelle terre. La mutation écologique est passée par là. Pas étonnant que les deux parties fassent assaut d'irréalisme.

Toute la question est maintenant de savoir si la tragédie du 8 novembre venant après celle du Brexit peut nous rendre capable d'éviter la suite. Autrement dit peut-on s'éloigner des deux utopies, celle du global comme celle du retour à l'ancien sol ? Il faudrait pouvoir atterrir sur une terre un peu solide, réaliste et durable. Pour le moment hélas la crise écologique est l'éléphant dans la pièce mais on fait comme si de rien n'était, comme si le choix était de continuer courageusement à marcher en avant vers le futur ou à s'accrocher au passé. Trump et les siens ont même choisi de nier l'existence de cette crise.

Pourtant, à ma connaissance, personne n'a expliqué clairement que la globalisation était terminée et qu'il fallait de toute urgence se rapatrier vers une terre qui ne ressemble pas plus aux frontières protectrices des États Nations qu'à l'horizon infinie de la mondialisation. Le conflit des utopies du passé et du futur ne doit plus nous occuper. Ce qui compte c'est comment apparier deux sortes de migrants : ceux qui se voient obligés par la mutation écologique de changer de monde en traversant les frontières et ceux qui se voient obligés de changer de monde sans pour autant avoir bougé — et que les frontières ne protègent plus. Si nous ne parvenons pas à donner forme à cette terre et de rassurer ceux qui y migrent, jamais elle n'aura assez de puissance d'attraction pour contrebalancer les forces opposées de ceux qui rêvent encore de l'ancien Globe ou de l'ancienne Nation. Dans ce cas, une chose est sûre : en 2017, ce sera au tour de la France de rendre son tablier.